FRC, I, 5890-2
Case FRC 15675

POËME
SUR LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Par M. CAMBON, Citoyen de Beziers, Membre du Club patriotique de la même ville.

Tantæ molis erat Romanam condere Gentem!
Æneid. l. I. v. 37.

A BEZIERS,

Chez J. J. FUZIER, Avocat, Imprimeur du Roi.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY

PRÉFACE.

SI les perſonnes que j'ai conſultées ſur ce petit Eſſai en avoient fait auſſi peu de cas que j'en ai fait moi-même, il n'auroit certainement jamais vu le jour; mais comme tout ce qui a trait à la Révolution, eſt favorablement accueilli de la part des vrais patriotes, je n'ai pu me refuſer aux vives inſtances d'un certain nombre de citoyens, qui ont ſu me perſuader que dans cette circonſtance il pourroit faire quelque impreſſion ſur les eſprits. Il ne falloit rien moins que cette conſidération pour vaincre ma réſiſtance: je confeſſerai, ſi l'on veut, qu'il ſe gliſſe toujours un petit grain d'amour-propre dans nos écrits comme dans nos autres actions; mais j'atteſte de nouveau que mon intention étoit de laiſſer ma production dans les ténèbres, perſuadé, comme je le ſuis, qu'un Ecrivain ne ſauroit trop châtier ſes ouvrages, & qu'il n'a jamais trop de vie pour produire quelque choſe de parfait; j'avoue ſur-tout que mon but principal a été d'allumer dans les cœurs ce feu patrio-

tique dont le mien eſt embraſé : c'eſt auſſi à ce titre que tout bon citoyen, ſans s'arrêter aux imperfections de mon ouvrage, ne pourra qu'applaudir à mes principes. Je laiſſe aux ennemis de la Révolution le ſoin de me déchirer; mais bien-loin de les craindre, je leur déclare que ſi mes vers pouvoient offrir quelque intérêt au public, ils n'auroient jamais de plus redoutable antagoniſte que moi.

POËME SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Le Duc de Broglie à la tête de 40 mille hommes forme le noir complot de mettre Paris à feu & à sang; ses soldats, dociles à la voix du patriotisme, méprisent les ordres de ce Chef féroce & barbare. Les citoyens prennent les armes, & parviennent à dissiper l'orage qui menaçoit leurs têtes. Ce Général infame prend la fuite & entraîne avec lui tous les conjurés. Après ce premier avantage, les Parisiens attaquent la Bastille, & s'en emparent; le Gouverneur de ce Fort est arrêté, & périt de la main des vainqueurs. Nouveaux troubles à Versailles, le bruit se répand qu'on doit enlever le Roi. Le Marquis de la Fayette vole à son secours avec une armée innombrable de citoyens. Le Roi est délivré, & conduit en triomphe à la Capitale.

JE chante ce grand jour de triomphe & de gloire,
Qui doit faire à jamais époque dans l'Histoire,
Ce jour qui va fixer le destin des Français,

Ce jour qui leur promet les plus heureux ſuccès.
Muſe raconte nous ces ſublimes merveilles ;
Que tes accens joyeux, captivant les oreilles,
Apprennent dignement à la poſtérité
A quel prix un bon peuple obtint ſa liberté.
Montre lui ces mortels dont la main forcenée
Accabloit ſans pitié la France conſternée.
Peins-lui ces fiers tyrans dont l'inſigne noirceur
Enfanta des projets qui font frémir d'horreur.
Devoile ces complots & cette trame ourdie
Par des monſtres ſortis des flancs d'une furie :
Parle, & s'il eſt bien vrai que l'enfer en courroux
Contre ce peuple aimable eût dirigé ſes coups,
Apprends à l'univers qu'une Cité fameuſe
Arrêtant tout-à-coup leur ligue impétueuſe,
Sut bien-tôt diſperſer ces brigans odieux
Qui ſembloient menacer & la terre & les cieux.
Sans craindre la fureur de la nobleſſe altière,
Ni l'appareil bruyant d'une troupe guerrière,
De braves Citoyens dignes d'un meilleur ſort
Pour le ſalut commun oſent braver la mort.
Dans ces momens de criſe & de juſtes allarmes
Ces vaillans défenſeurs ont recours à leurs armes,
Et l'on voit auſſi-tôt des bataillons épars
Déployer dans Paris de brillans étendarts.
A l'aſpect imprévu de ce corps formidable,
Le ſoldat effrayé ſe reconnoît coupable.
Etouffant les tranſports de ſa bouillante ardeur,
Un ſentiment plus doux s'empare de ſon cœur,
Et bien loin de verſer le ſang de la Patrie,

La douleur ſe répand dans ſon ame attendrie.
Bientôt il méconnoît ſon chef trop inhumain,
Et ſemble menacer ce perfide aſſaſſin (1).
Ce lâche général, ce monſtre plein d'audace
Qui conçut le projet de foudroyer la place,
S'éloigne promptement ſans tumulte & ſans bruit,
La rage dans le cœur, la crainte le pourſuit.
Il entraîne après lui cette cohorte infame
Dont l'affreux deſpotiſme avoit corrompu l'ame.
Paris n'eſt pas content, & du haut de ſes tours,
S'adreſſe à l'Eternel, implore ſon ſecours.
Auſſi-tôt une voix qui fait trembler la terre,
Répond aux combattans : armez-vous du tonnerre;
Attaquez, détruiſez cet aſyle infernal,
Redoutable aux méchans, à la vertu fatal :
Marchez ſans différer, & que cette journée
De l'empire Français change la deſtinée.
A ces mots l'on s'aſſemble, & dans le même inſtant
L'on marche, l'on accourt vers ce poſte important.
A l'aſpect de ce fort, terrible, épouvantable,
Qui renferme en ſon ſein l'innocent, le coupable,
Ces braves Citoyens ſentent au fond du cœur
Les heureux mouvemens d'une invincible ardeur.
Ces Gardes, ces Français paroiſſent à leur tête
Et ſemblent dédaigner la foudre & la tempête (2).
Leur abord menaçant annonce au gouverneur

---

(1) Le Duc de Broglie.

(2) Siége de la Baſtille, où les Gardes-françaiſes firent des prodiges de la plus haute valeur.

Qu'il doit avec éclat ſignaler ſa fureur ;
[illegible] auſſi-tôt qu'on leur ouvre la porte ;
Renfermant dans ſes murs une immenſe cohorte,
Ce vautour altéré de carnage & de ſang,
Par cent foudres d'airain renverſe rang ſur rang.
De ce monſtre cruel l'inexprimable rage
De tous les aſſaillans ranime le courage :
Auſſi prompts que l'éclair, ces enfans du Dieu Mars
Paroiſſent tout-à-coup ſur ces fameux remparts ;
Ils pénètrent enfin dans ce ſéjour horrible,
Qu'un feu continuel rendoit inacceſſible.
Comme on voit un torrent, rapide, impétueux,
Dans ſa chûte courber des chaînes orgueilleux,
Rouler avec fracas les rochers des montagnes,
Moiſſonner les troupeaux, déſoler les campagnes ;
Tels nos braves guerriers, à pas précipités,
Deſcendoient de ces murs qu'ils avoient emportés ;
Armés d'un fer ſanglant, d'un œil brûlant de rage,
Parmi les ennemis ils s'ouvrent un paſſage.
Les aſſiégés ſurpris, confondus, diſperſés,
Ne ſachant plus où fuir, ſont par-tout terraſſés.
L'on arrête ſoudain ce gouverneur infame (1),
Exécrable inſtrument d'une odieuſe trame ;
Tous les bras ſont levés pour lui donner la mort ;
Bientôt ſous mille coups il termine ſon ſort.
Alors on n'entend plus ce terrible tonnerre,
Ce foudre deſtructeur des enfans de la terre.
A ces bruyans éclats, à ces inſtans d'horreur

(1) Le Marquis de Launay.

Succède

Succèdent promptement le calme & la douceur.
Un ſentiment d'amour, de pitié, de tendreſſe,
Semble guider les pas d'une aimable jeuneſſe ;
Elle pénètre enfin dans ces cachots affreux,
Que la main des tyrans ouvroit aux malheureux.
C'eſt là qu'on apperçoit de tremblantes victimes,
Gémiſſant dans les fers, quoiqu'exemptes de crimes.
Ce ſpectacle touchant attendrit tous les cœurs.
Leur liberté ſoudain eſt le prix des vainqueurs,
Qui fiers d'avoir briſé l'hydre de l'eſclavage,
Et cédant aux tranſports du plus noble courage,
Jurent d'anéantir ce ſéjour odieux.
A l'inſtant mille cris font retentir les cieux ;
On voit dans le moment une troupe fidelle
Seconder ce décret d'une ardeur mutuelle :
Ils ébranlent déjà ces affreux fondemens,
De tyrans odieux horribles monumens.
Bientôt l'on ne voit plus ces tours épouvantables,
Ni ces fameux ramparts, ces murs ſi redoutables ;
Cet horrible ſéjour, l'effroi du genre humain,
Ne paroît à ſes yeux qu'un informe terrain.
C'eſt là que le vainqueur, pour prix de ſa victoire,
D'un Monarque chéri veut conſacrer la gloire.
Il dit, & dans l'inſtant ce projet généreux
D'une immenſe cité réunit tous les vœux.
L'œil ne verra donc plus ces lieux où l'infamie
Exerçoit avec art ſa noire perfidie.
Ils ſeront déſormais pour la poſtérité,
L'auguſte monument de notre liberté.
Elle y verra ce Roi ſenſible, doux, affable,

Illuſtre rejeton d'un Monarque adorable,
Emule de Trajan, de l'immortel Titus,
Il réunit lui ſeul leurs plus hautes vertus.
Sa bonté, ſon amour, ſes bienfaits, ſa clémence
De ſes ſujets chéris font la douce eſpérance;
Idole de ſon Roi, ce peuple généreux,
A chaque inſtant du jour lui conſacre des vœux.
Sans ceſſe il le bénit, l'honore, le révère,
Et ne voit dans Louis que le plus tendre père.
Illuſtres Citoyens dont l'intrépidité
A conquis pour toujours l'aimable liberté.
Tous les cœurs de concert chantent votre victoire,
Heureux s'ils avoient pu partager votre gloire!
Peuples, uniſſez-vous en cet auguſte jour,
Offrez à ces vainqueurs le prix de votre amour.
Que l'on ſache par-tout que leur noble courage
A ſu vous délivrer du plus dur eſclavage.
Oui, braves défenſeurs, vos immortels ſuccès
Aſſurent le bonheur des généreux Français;
Que ne puis-je en ce jour vous peindre en traits de flamme
Les tendres ſentimens qui règnent dans leur ame!
Un pinceau plus hardi, plus fin, plus délicat,
Montrera vos exploits dans leur plus grand éclat,
Et dans ſes doux tranſports, une troupe héroïque
Poſera ſur vos fronts la couronne civique.
Les Muſes, à leur tour, diront à l'Univers
Vos glorieux travaux & vos aſſauts divers.
Puiſſe toujours le Ciel, à vos armes propice,
De nos tyrans jaloux confondre la malice!
Mais, quel trouble ſoudain frappe encore nos ſens?

Quelles clameurs, grands Dieux! quels horribles accens!
La discorde renaît & sa trame cruelle
Irrite les serpens qui veillent auprès d'elle;
On voit de toutes parts d'insignes scélérats
Se souiller, de nouveau, des plus noirs attentats.
Serviles instrumens de l'aristocratie,
Il n'est aucune horreur qu'elle ne vivifie.
L'europe retentit de ces complots affreux,
Qui menacent encore un peuple malheureux.
Pourrois-je être Français, & garder le silence
Sur ces jours désastreux de haine & de vengeance,
Tandis que des tyrans, vomis par les enfers,
Par de nouveaux forfaits étonnent l'univers!
Le croira-t-on jamais, ô Cité déplorable,
Que ces êtres cruels, cette ligue coupable,
Pour arracher le pain à tes bons Citoyens,
Ayent pu concerter les plus lâches moyens?
Et pour comble d'horreur, pour comble d'infamie,
Ces brigands effrénés, fléaux de la Patrie,
Pour réduire la France au dernier désespoir
Enfantent tout-à-coup le projet le plus noir:
Appelant tour à tour les partis, les cabales,
Tout Paris retentit de leurs voix infernales,
Et bientôt l'on apprend qu'un Monarque chéri
Par ces monstres cruels doit nous être ravi.
Sur ces bruits alarmans, un héros magnanime (1)

---

(1) Le Marquis de la Fayette, à la tête d'une armée innombrable de Citoyens, se rend subitement à Versailles, disperse & met en fuite une ligue formidable; il s'assure de la personne du Roi; & pour le soustraire entièrement à ses ennemis, il le détermine à établir son séjour dans la Capitale.

Raſſemble ſes ſoldats, les preſſe, les anime ;
Ses grâces, ſon maintien, ſon front majeſtueux
Enflamment tour à tour ces guerriers généreux ;
Il marche le premier, & ſon ame attendrie
Brûle après le moment de ſauver la Patrie.
Ils arrivent bien-tôt dans ce brillant ſéjour,
Qui renferme en ſon ſein le Monarque & ſa cour :
Déjà des Citoyens la phalange innombrale
Fait trembler ces tyrans, les trouble & les accable.
La diſcorde ſoudain fait entendre ſa voix,
Et tous les conjurés ſe rangent ſous ſes lois.
Ces lâches ennemis, dont le fiel & la rage
Allumoient dans les cœurs tous les feux du courage,
Egarés, confondus, laiſſent leurs étendarts,
Et dans le même inſtant fuyent de toutes parts.
Cependant l'on accourt vers ce palais immenſe,
Qui renferme en ſes murs tout l'eſpoir de la France.
Le vainqueur d'Albion, ce généreux guerrier,
Suivi de ſes Soldats, s'avance le premier.
A ſon port martial, cette ligue infernale
Voit ſoudain s'éclipſer ſon infame cabale.
Un ſeul Garde royal, téméraire, imprudent,
S'expoſe à faire feu ſur ce corps triomphant ;
Soudain, ſans ripoſter, on l'entoure, on l'arrête,
Et ſa témérité lui fait perdre la tête.
Ses autres compagnons, dignes d'un ſort plus doux,
Par un deſtin fatal tombent ſous mille coups.
A ces ſcènes d'horreur, de trouble & de carnage,
Succèdent promptement des inſtans ſans nuage :
On voit un digne Chef, plein d'une noble ardeur,

Haranguer ſes Soldats, & leur dire en vainqueur :
Généreux Citoyens, qu'un beau courage anime,
Intrépides guerriers, que j'aime & que j'eſtime,
Nos ſoins les plus preſſans, notre ſuprême loi
Doivent être en ce jour de ſauver notre Roi.
Le héros à ces mots, rempli de confiance,
Entre dans ſon palais, ſe proſterne & s'avance,
Saiſi d'un doux tranſport, dans un grave maintien,
Il élève la voix, & dit en Citoyen :
Sire, inſtruit des malheurs qui menacent le Trône,
Et du noir attentat contre votre perſonne,
Votre peuple, alarmé pour vos jours précieux,
Vient pour les protéger, ou mourir à vos yeux.
Eloignez pour toujours cette engeance coupable,
Ces perfides moteurs d'un projet exécrable ;
Leurs traits envenimés & notre ardent amour
Vous impoſent la loi de quitter ce ſéjour ;
Suivez-nous à Paris ; cette faveur extrême
Couronnera les vœux d'un peuple qui vous aime :
C'eſt là qu'environné de vos ſujets ſoumis,
Vous ne craindrez plus rien de vos fiers ennemis ;
Des Citoyens armés pour la gloire du Trône,
Au péril de leur ſang défendront la couronne.
Le Monarque répond à ce noble entretien :
Le bonheur des Français eſt mon ſouverain bien ;
Je vous ſuivrai par-tout, & mon ame ravie
Jouit en ce moment d'une nouvelle vie ;
Je vais tout diſpoſer, & mon plus cher déſir
Eſt de vivre avec vous juſqu'au dernier ſoupir.
Le héros, attendri par ce touchant langage,

Des larmes de plaisir inondent son visage ;
Au comble de ses vœux, au faîte du bonheur,
Il ne peut exprimer sa douce & vive ardeur.
Les ordres sont donnés, & chacun dans l'ivresse
Pour cet heureux départ & s'agite & s'empresse.
Le Monarque soudain, s'adressant à son fils,
Lui dit, aimable enfant, nous partons pour Paris ;
Je m'en vais de ce pas annoncer à la Reine
Qu'il nous faut habiter les rives de la Seine :
C'est là que mes ayeux, par les plus justes lois,
Sous l'Empire Français régnèrent autrefois.
Heureux, si ces instans, où mon peuple m'appelle,
Nourrissoient dans les cœurs une joie éternelle !
Partons sans différer, & puisse ce beau jour
Lui marquer à jamais notre sincère amour !
Le Monarque à ces mots, brûlant d'impatience,
Abandonne ces lieux chéris de son enfance.
Aussi-tôt mille cris élancés jusqu'aux cieux
Sont suivis d'un torrent de pleurs délicieux.
De Citoyens armés une immense cohorte
S'empresse autour de lui, l'environne, l'escorte :
Déjà la trompe sonne, & d'instrumens divers,
Par des concerts joyeux font retentir les airs.
Louis, en ce moment de triomphe & de fête,
Sent couler dans son ame une douceur secrète.
Ses fidelles sujets, marchant à ses côtés,
Il découvre bientôt la Reine des cités.
Il fait des vœux pour elle, & son noble silence
Décèle son bon cœur, annonce sa clémence.
Au milieu des accords d'un peuple généreux

Il arrive déjà dans ce féjour heureux.
A fon augufte afpect une troupe guerrière
Environne fon char, rayonnant de lumière.
La tendre volupté brille dans tous les yeux,
Et l'on entend au loin des fons mélodieux.
Tout Paris retentit de fa belle conquête,
Et l'on ne vit jamais de plus brillante fête.
Le Monarque fenfible à des foins fi touchans,
Ainfi qu'un tendre père au fein de fes enfans,
Se plaît à leur ouvrir fon ame toute entière,
Et paroît oublier la fin de fa carrière.
Tel Bourbon, au milieu de fes fujets chéris,
Leur dit avec bonté tous mes vœux font remplis.
Votre félicité fera toute ma gloire,
Et ce jour eft pour moi la plus grande victoire.
Tout un peuple à ces mots, formant d'heureux accords,
Par des cris répétés fignale fes tranfports.
Les accens les plus doux & la plus pure ivreffe
Peignent fes fentimens, expriment fa tendreffe.
Au comble de fes vœux il bénit ce grand jour,
Qui lui rend un bon Roi, l'objet de fon amour.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Opérations importantes de l'Assemblée Nationale. Décrets remplis d'équité & de sagesse, qui promettent à la Nation Française la plus heureuse & la plus brillante destinée.

DIGNES représentans du plus brillant empire,
Que le méchant proscrit & que le sage admire,
L'honnête Citoyen a tremblé pour vos jours :
Mais calmes au milieu d'un essain de vautours,
Opposant à leurs traits le plus noble courage,
Vous avez su les plaindre & confondre leur rage.
Trop sensibles témoins des plus lâches forfaits,
Que ces malheureux jours s'éloignent à jamais !
Déjà de vos décrets la profonde sagesse
Arrache à tout Français des larmes de tendresse.
Un Peuple gémissant sous un joug odieux,
Acquiert sa liberté, ce don si précieux,
Ce don qu'en tous les cœurs sut graver la nature,
Et qu'avoient étouffé l'orgueil & l'imposture :
Il ne verra donc plus ces despotes cruels,
Dont il a bassement encensé les autels,
Afficher en tous lieux l'orgueil & l'insolence,
Et lui donner des fers avec pleine licence !
Ces êtres, qui foulant l'utile Laboureur,
Dévoroient sans pitié le fruit de sa sueur.

Grâces

Grâces à vos bienfaits, pères de la Patrie,
Admirables enfans de la philosophie,
Il verra s'éclipser ces énormes abus,
Et ses plus surs garans sont vos hautes vertus.
Heureux si son amour & son ferme courage,
Ajoutoient quelque prix à votre bel ouvrage!
Des bras toujours armés pour maintenir vos lois,
De vos persécuteurs étoufferont la voix;
Et s'il en est quelqu'un dont la noire insolence,
Ose encore troubler le repos de la France,
Ce peuple plein d'ardeur, à la face des Cieux,
Jure d'anéantir ces monstres odieux.
Assez & trop long-temps, dans le sein des alarmes,
Ces tyrans effrénés ont fait couler ses larmes;
Mais il respire enfin, & votre tendre amour
Semble lui présager l'aurore d'un beau jour.
Il voit avec transport un grand concours de sages
Tracer d'une main ferme, au milieu des orages,
Les principes sacrés de cette égalité,
Qui doit toujours régner parmi l'humanité.
L'homme reprend ses droits, & l'Aristocratie
Expire sous vos coups avec ignominie.
On vous voit tour à tour, d'un beau courage épris,
Du bonheur des Français vous disputer le prix.
De tous les préjugés franchissant la barrière,
Vous allez leur ouvrir la plus belle carrière.
Déjà des Magistrats, établis par vos lois,
De vos décrets fameux font entendre la voix.
Ces dignes citoyens défendront la patrie,
Et la protégeront contre la tyrannie.

Du temple de Thémis les autels renversés,
Par vos ordres ſacrés vont être redreſſés.
Un code lumineux, fruit de votre ſageſſe,
Ecraſera bientôt la chicane traîtreſſe,
Et tout bon citoyen, par votre autorité,
De défendre ſes droits aura liberté.
Qu'un client ne ſoit plus le jouet du caprice
De ces juges cruels qui, vendant la juſtice,
Dévoroient ſans pitié maiſons, châteaux, palais,
Surs de l'impunité de leurs lâches forfaits.
Portez le dernier coup à ce Sénat ſuprême,
Qui ne connut de lois que ſon audace extrême;
A ce corps arrogant, altier, impérieux,
Qu'un préjugé fatal mettoit au rang des Dieux.
Abattez ces géans, dont la voix infernale
Reveille les ſerpens de l'affreuſe cabale,
Qui foulant à leurs pieds vos ſouverains décrets,
Oſent vous provoquer par d'inſolens arrêts.
Hâtez-vous d'arrêter cet excès de licence,
Et de faire éclater votre toute-puiſſance.
Que tout s'anéantiſſe au ſon de votre voix;
La France ne connoît & ne veut que vos lois.
Voyez de toutes parts un peuple dans l'ivreſſe,
Vous exprimer ſes vœux, vous marquer ſa tendreſſe:
Il attend tout de vous, & dans le fond du cœur
Il jouit en ſecret de ſon prochain bonheur;
Il contemple la main qui va briſer ſes chaînes,
Et voit l'heureux moment qui finira ſes peines.
Dans ſon raviſſement il rend grâces aux cieux,
Et ne peut qu'admirer vos bienfaits précieux.

Vous avez arraché des bras de la moleſſe
Ces Prélats, ce Clergé nageant dans la richeſſe (1),
Qui loin de partager les malheurs de l'état,
Dans le ſein des plaiſirs vivoient avec éclat.
Ces Miniſtres ſacrés, d'un Dieu le grand modèle,
De toutes les vertus de ſon peuple fidelle,
De ce Dieu qui prêchant l'amour, la charité,
Leur en donnoit l'exemple avec humilité;
Mais leurs cœurs endurcis que l'intérêt anime,
Enfreignant ſans remord une loi ſi ſublime,
Pour uſurper le bien du pauvre agriculteur
Dans des temps ténébreux d'ignorance & d'erreur,
Surs de ſa bonne foi, dans un heureux délire
Du céleſte ſéjour lui promettoient l'empire.
Le peuple ainſi ſéduit verſoit à pleines mains
Ses bienfaits ſignalés ſur des êtres ſi vains,
Qui bien loin de rougir de leur ignominie,
Exerçoient envers lui leur lâche tyrannie:
Déplorables témoins de toutes ces noirceurs
Des mortels vertueux, touchés de vos malheurs,
Reconnoiſſent vos droits, & leur main protectrice
De vos fiers ennemis confondra l'injuſtice,
Et malgré la fureur de tous ces aſſaſſins,
Vous verrez avorter leurs perfides deſſeins.
Eſpérez tout, Français, du tribunal ſuprême

(1) Je n'entends nullement porter atteinte à la conduite édifiante de la plupart de nos Curés & Vicaires des villes & des campagnes. Ces dignes Paſteurs ſont les ſeules colonnes qui ſoutiennent le grand édifice de la Religion romaine. Il en eſt même pluſieurs qui ont donné les preuves les plus éclatantes de leur patriotiſme, par leur adhéſion à tous les décrets de l'auguſte Aſſemblée, & l'on ne peut douter que leurs ſentimens ne ſoient fondés ſur les meilleurs principes.

Qui comme ſes enfans vous conſole & vous aime.
Contemplez ſes travaux, ſes immenſes projets;
Tous les jours ſont marqués par de nouveaux bienfaits:
Des impôts dévorans la rigueur modérée
Adoucira les maux de la France obérée.
Vous voilà délivrés de la captivité,
Où vous avoit réduit la féodalité.
A Dieu ſeul vous rendrez un humble & pur hommage;
Connoiſſez tout le prix d'un ſi grand avantage :
Des êtres arrogans, cruels, impérieux,
Dont la morgue & l'aſpect épouvantoient les yeux,
Apprennent aujourd'hui que la ſeule naiſſance
Ne met plus entre vous aucune différence.
Déſormais la vertu, digne fille du ciel,
Verra fumer l'encens au pied de ſon autel :
De ſon temple ſacré l'entrée eſt interdite
A tout foible mortel ſans talent, ſans mérite.
Aimables citoyens, dociles à ſa voix,
Qu'il vous ſoit toujours doux de vivre ſous ces lois.
Rappelez-vous ſur-tout ces beaux jours où la Grèce
Aimoit à déférer le prix à la ſageſſe :
Sous de nouveaux Platons ce temps renaît encor,
Et vous allez enfin rentrer dans l'âge d'or.
En bute à tous les traits d'une ligue ennemie,
Rien ne peut ébranler les Dieux de la patrie :
Voyez-les, en dépit de leurs membres pervers (1),

(1) Il eſt queſtion des Maury, Vicomte de Mirabeau, Cazalès & autres qui combattent avec le plus grand acharnement les opérations les plus importantes & les plus judicieuſes de l'Aſſemblée Nationale.

Par les plus beaux décrets étonner l'univers,
Attaquer tour à tour ces Miniſtres perfides,
Ces lâches financiers & leurs ſuppôts avides,
Ces adroits courtiſans, ces vampires de cour,
Sont à jamais proſcrits de ce brillant ſéjour.
Les ſiniſtres agens du pouvoir arbitraire,
Ces tyrans odieux qui, moyennant ſalaire,
Au nom d'un Roi ſenſible & plein d'humanité,
Abuſoient hardiment de leur autorité,
N'auront plus de pouvoir ſur de triſtes victimes.
Qu'ils plongeoient à leur gré dans de profonds abymes.
Abrégeons le récit de ces iniquités
Et tirons le rideau ſur tant de cruautés.
Les illuſtres mortels qui veillent ſur la France
De Thémis aujourd'hui ſoutiennent la balance,
Et peſant avec ſoin ſes plus chers intérêts,
Minerve, avec éclat, préſide à leurs arrêts;
Il n'eſt aucun abus que leur puiſſant Génie
N'extirpe entièrement, malgré la noire envie.
L'anéantiſſement des Etats ruineux
Où maîtriſoit toujours un chef impérieux, (1)
Qui des Repréſentans dédaignoit les lumières
Et pilloit à ſon gré les Provinces entières.
Sans pitié, ſans égards, pour un peuple ſouffrant,
Il contemploit ſes maux d'un œil indifférent.
Cette vénalité, ſi long-temps combattue,
D'après le vœu commun vient d'être confondue,

---

(1) Ceci a trait aux Préſidens-nés des États de Languedoc qui par leurs dilapidations ont preſque entièrement ruiné la Province la plus fertile & la plus conſidérable du Royaume.

Et l'on ne verra plus de mortels impudens,
Des êtres les plus vils, ſans vertu, ſans talens,
Acquérir au moyen de certaine finance,
Le droit de condamner un homme à la potence;
Réduire au déſeſpoir un malheureux plaideur,
Diſpoſer de ſon bien, même de ſon honneur.
Des Juges éclairés, d'un front toujours propice,
Rendront à leurs cliens une prompte juſtice;
L'intrigue, la faveur & tout moyen abject
Avec confuſion fuiront à leur aſpect.
Des penſions, ſans nombre, avec art prodiguées,
Même à l'inſu du Roi, ſouvent peu méritées,
Ouvrage déſaſtreux des Miniſtres trompeurs,
Ne vous raviront plus le fruit de vos labeurs.
Renfermées bientôt dans leur juſte limite,
Elles feront toujours le prix du vrai mérite.
Béniſſez, Citoyens, la main qui vous conduit,
L'impôt de la Gabelle entièrement détruit
Eſt encore un bienfait de ſi grande importance,
Qu'il paroît réunir tous les vœux de la France.
Le laboureur ſur-tout, dans ſon humble ſéjour,
Sait mieux apprécier cette marque d'amour.
Cet objet important que la ſimple nature,
A ce puiſſant Empire accordoit ſans meſure,
Ne mettra plus aux fers de pauvres malheureux,
Pour qui le ſeul beſoin étoit un crime affreux.
Raſſurez-vous, Français; votre auguſte Aſſemblée
Vient encor d'abolir l'odieuſe corvée.
Combien de fois, hélas! le long d'un grand chemin,
De pâles habitans, ſans argent & ſans pain,

Foibles, tranſis de froid, ſans force & ſans courage,
Ont-ils maudit le joug d'un ſi dur eſclavage !
La chaſſe déſormais charmera vos momens,
Et l'on ne verra plus des Archers inſolens
Fondre ſur le chaſſeur d'une main aſſurée,
Et l'arracher des bras d'une épouſe éplorée.
Et vous, dignes Guerriers, nourris au champ de Mars,
Qui de la Nation méritez les égards,
Voici l'heureux moment où la loi vous invite
Aux plus brillans emplois, par votre ſeul mérite;
Montrez-vous aujourd'hui dignes du nom Français,
Si vous voulez cueillir le fruit de ſes bienfaits :
Mais il eſt, Citoyens, un plus grand avantage;
Vous revoyez enfin votre ancien héritage.
Par vos Repréſentans rétablis dans vos droits,
Vous aurez le pouvoir de vous donner des lois,
De créer les impôts d'une main modérée,
D'en connoître l'emploi, d'en régler la durée :
Le trône des Bourbons pour toujours raffermi
Sera dans tous les temps votre plus ferme appui.

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

Apparition du Roi à l'Aſſemblée Nationale. Diſcours ſublime & attendriſſant de ce bon Prince. Apperçu ſuccinct & rapide des différens troubles qui ont eu lieu dans pluſieurs villes du Royaume, & notamment dans celle de Niſmes. Nouveau décret qui dépouille entièrement les nobles de tous leurs titres, & qui les confond dans la claſſe de tous les citoyens. Fédération générale qui doit avoir lieu à Paris, le 14 *juillet* 1790.

Illustres citoyens, remparts de la Patrie,
Rédoutables fléaux d'une ligue ennemie,
Qui mieux que votre Roi, dignes Repréſentans,
Pourroit apprécier vos bienfaits éclatans?
Il quitte ſon palais, & ſon ame empreſſée
Vient orner ſans éclat votre auguſte aſſemblée.
Son maintien gracieux, ſa douceur, ſon aſpect,
Commandent le ſilence, inſpirent le reſpect.
Alors d'un front ſérein, d'un ton plein d'aſſurance:
Déplorant les malheurs qui déſolent la France,
Je viens, dit ce bon Roi, pénétré de douleur,
Raſſurer vos eſprits & vous ouvrir mon cœur.
Ce qui le fait mouvoir & ce qui le déchire
Sont les maux accablans qui règnent dans l'Empire.

Un

Un grand but en ce jour doit fixer vos regards ;
Mais je vois à regret troubles de toutes parts.
Quand je vous aſſemblai, ma plus douce eſpérance
Etoit de voir régner la paix, l'intelligence ;
Cependant mon bonheur, ma gloire, mon repos,
Ne ſont pas moins liés à vos heureux travaux.
Je m'unis avec vous pour ſauver la Patrie ;
Que ſa proſpérité ſoit notre unique envie.
Heureux, ſi mon amour, mes vœux, ma vive ardeur
Et vos ſoins empreſſés lui rendoient le bonheur!
J'eſpère tout de vous, & plein de confiance,
Je vous ſeconderai de toute ma puiſſance.
Vous ſavez qu'au milieu des déſordres affreux,
Dans des momens de trouble & des jours orageux,
Où l'Etat ébranlé touchoit à ſa ruine,
Que par-tout l'on craignoit l'horreur de la famine,
Attendri ſur le ſort de mes dignes ſujets,
Au dedans, au dehors entretenant la paix,
Par mes ſoins aſſidus & par ma vigilance,
L'on vit de toutes parts renaître l'abondance.
Le défaut de travail alarmoit tout Paris,
Une grande rumeur régnoit dans les eſprits ;
Et craignant les effets de ce malheur extrême,
Je parvins à calmer ce bon peuple que j'aime.
Vous ayant préſervés de ces divers fléaux,
Qui ſembloient traverſer vos pénibles travaux,
Il importe à l'Etat qu'un accord unanime
Et que le même eſprit nous lie & nous anime.
Pourſuivez, Citoyens, & que vos premiers ſoins,
De ce peuple ſi cher préviennent les beſoins.

Hâtez-vous d'adoucir la juſte défiance
Qui trouble & qui bannit le repos de la France ;
Mettez fin au plutôt aux ſoucis douloureux
D'un nombre de Français errans & malheureux ;
Oubliez, s'il ſe peut, leur coupable diſgrâce ;
Si l'erreur l'enfanta, le repentir l'efface ;
Qu'ils jouiſſent bientôt de cette liberté,
Qui nous rendra le calme & la proſpérité.
J'aime à croire qu'un jour la France moins troublée
N'aura qu'un ſeul déſir, une même penſée ;
Les ordres, les états & les rangs confondus
Nourriront dans les cœurs le germe des vertus.
Heureux le Citoyen aſſez recommandable
Pour fixer les regards d'un Empire équitable !
Diſtinguez, recherchez ces hommes précieux,
Ces dignes héritiers de leurs braves ayeux,
Qui doués de talens & d'un profond génie,
Aſpirent à l'honneur de ſervir la Patrie.
Que la Religion, ce grand bienfait du Ciel,
De l'Empire Français enflamme tout mortel.
Gardez-vous de ſouffrir la plus légère atteinte
A ſes dogmes ſacrés, à ſa morale ſainte ;
Honorez, reſpectez ſes Miniſtres ardens,
Et mettez à profit leurs pieux documens.
Généreux Citoyens, gens de robe & d'épée,
Il faut, pour couronner l'œuvre de l'Aſſemblée,
Sacrifier ſans peine au bonheur de l'Etat
Vos plus chers intérêts, vos rangs & leur éclat.
Par vos ſeules vertus cherchez la récompenſe,
Dont les nouvelles lois préſentent l'eſpérance.

J'aurois, tout comme vous, des pertes à compter ;
Mais un vil intérêt ne fauroit m'arrêter :
La gloire, la fplendeur, le repos de l'Empire,
Sont l'unique tréfor auquel mon cœur afpire.
Je défendrai toujours la jufte liberté,
D'où dépend, à mes yeux, votre félicité ;
J'inftruirai mon cher fils, d'accord avec la Reine,
Des principes facrés d'une loi fouveraine,
Préparant avec foin fon efprit & fon cœur
A devenir heureux de votre feul bonheur.
La Conftitution, inébranlable & fage,
Confondra des flatteurs le perfide langage.
Vous verrez à quel point il eft effentiel
De confirmer encor ce Décret folennel,
Qui donnant à vos Rois la jufte permanence
D'un pouvoir d'où dépend le falut de la France,
Vous convaincra toujours que votre fureté
Ne fauroit exifter fans cette autorité ;
Et par ce grand moyen, la paix & la concorde
Succéderont bien-tôt au trouble, à la difcorde.
Non pour mes intérêts, mais pour ceux de l'état,
Songez à maintenir fa gloire & fon éclat ;
Méditez avec foin, pefez avec prudence
Ce qui peut augmenter fon luftre & fa puiffance ;
Recherchez avec foin, dans vos Légiflateurs,
Les nobles qualités conformes à vos mœurs ;
Rendez au Citoyen, rendez à la Patrie
Ce qu'exigent de vous fon efprit, fon génie ;
Souvenez-vous toujours que la propriété
Parmi les nations fut un droit refpecté ;
Voyez tous les Français d'un œil doux & propice,

Et pénétrez les cœurs d'un eſprit de juſtice.
Du moment que le calme a paru rétabli,
Par quel fatal deſtin s'eſt-il évanoui ?
Hâtons-nous de concert d'appaiſer ces alarmes ;
Repouſſons les méchans par la force des armes ;
Empêchons, s'il ſe peut, que leur lâche fureur
Ne ſouille plus des jours conſacrés au bonheur.
O vous qui pouvez tout ſur un peuple que j'aime,
Et dont le tendre amour m'eſt plus cher que moi-même,
Tâchez de l'éclairer ſur ſes vrais intérêts,
Et de le raſſurer par vos ſages Décrets !
S'il ſavoit à quel point mon ame eſt en ſouffrance
Au récit douloureux de quelque violence,
S'il connoiſſoit mes maux, s'il liſoit dans mon cœur,
Peut-être il prendroit part à ma vive douleur.
Les plus grands intérêts, le ſalut de l'Empire
M'obligent d'exprimer tout ce que je déſire.
Vous tous qui connoiſſez la ſource de ſes maux,
Par vos ſoins aſſidus & vos conſtans travaux
Tâchez de rétablir l'ordre dans les finances ;
De ce point important ſentez les conſéquences.
Il eſt temps de calmer les eſprits mécontens,
Attachés à l'Etat par d'intérêts puiſſans ;
De cimenter la paix, & de rendre à la France
Sa force, ſon crédit, ſa première opulence.
Vous ne pouvez ſans doute achever en un jour
Tout ce que peut ſur vous votre conſtant amour.
Quand vous aurez réglé l'ordre de la Juſtice,
Et que les Tribunaux ſeront en exercice ;
Quand vous aurez trouvé un équilibre exact
Entre les revenus & les frais de l'Etat,

Alors tous les Français, dans leur béatitude,
Vous manifesteront leur vive gratitude ;
Et pour mieux signaler vos bienfaits précieux,
Ils vous assigneront un rang parmi les Dieux.
Puisse ce jour heureux, où mon ame enchantée
S'unit sincèrement à votre destinée,
Apprendre à l'univers, à la postérité,
Ces fortunés instans de notre intimité.
S'il suffit de mes vœux, d'un zèle inaltérable,
Cette époque sera, j'espère, mémorable.
Ah ! s'il étoit encor des malheureux Français,
Eloignés d'un esprit de concorde & de paix,
Qu'ils sachent immoler leur vive doléance,
Je les payerai tous par ma reconnoissance.
Que le même intérêt, la même opinion,
La même volonté lient la Nation.
Fidelles à nos lois, avec persévérance,
Faisons tout pour l'honneur & l'éclat de la France.
C'est ainsi que Louis, modèle des bons Rois,
En se jour solennel fit entendre sa voix :
Il vit à ses côtés, de son Peuple fidelle
S'enflammer tour-à-tour l'alégresse & le zèle ;
Et ce peuple enchanté chercher de toutes parts,
L'inestimable prix d'un seul de ses regards.
Les accens les plus doux, & sa foule empressée
Annonçoient ses transports, exprimoient sa pensee.
Ah ! confesse, grand Roi, que de plus doux plaisirs
Ne remplirent jamais tes plus tendre désirs ;
Reçois les vœux ardens, daigne agréer l'hommage
Que t'offrent par ma voix tous les cœurs sans partage.

Puiſſe le Ciel un jour, pour prix de tes vertus
T'admettre le premier au rang de ſes élus.
Généreux Citoyens, eſpoir de la Patrie,
Vous, dont un feu divin éclaire le génie,
Secondez les efforts, les deſſeins merveilleux
D'un Monarque loyal, ſenſible, généreux !
Vous voyez à quel point ſon ame impatiente,
Pour le bien de l'Etat s'agite & ſe tourmente.
Que vos ſoins empreſſés & votre vive ardeur
Raſſurent au plutôt ſon eſprit & ſon cœur.
Avant de couronner votre immortel ouvrage,
De l'éducation peſez tout l'avantage.
Ah ! ſi ce corps fameux, victime des méchans (1),
Ce corps qui fut toujours la ſource des ſavans,
Aſſervis déſormais à vos lois équitables
Pouvoit encor fixer vos deſſeins admirables,
Nous verrions à la fois renaître de ſon ſein
La gloire, l'ornement, l'honneur du genre humain ;
Mais s'il étoit bien vrai qu'il ait été coupable,
J'abjure avec éclat une erreur excuſable.
Votre ſagacité, votre zèle conſtant
Connoîtront mieux le prix de ce point important.
Hâtez ces beaux momens où la France ravie
Cueillera les doux fruits de votre heureux génie.
Mais verrons-nous encor des brigands furieux,
Dont les crimes nouveaux s'élèvent juſqu'à cieux ?
Peuples ouvrez les yeux ſur ces jours de carnage ;
Etouffez dans vos cœurs une coupable rage.

---

(1) Les Jéſuites.

Et, toi ville féroce, asyle de brigands (1);
Qui nourris dans ton sein des tigres dévorans,
Hâte-toi d'assouvir ta barbare furie,
Et de mettre le comble à ta noire infamie;
Mais crains que les enfers, dans leur juste courroux,
Ne te portent bientôt les plus terribles coups.
Crains plutôt que le Ciel, au lieu de te défendre,
N'embrase tes remparts & les réduise en cendre.
Et vous, lâches moteurs de ces complots affreux,
Monstres que le tartare anime de ses feux,
Puissent, du noir séjour, les fières Euménides
Inventer des tourmens pour vos cœurs parricides.
Mais vous, vrais défenseurs des plus justes décrets,
Qui de la Nation respectez les arrêts;
Vous dont le bras puissant, l'invincible courage,
De ces fiers ennemis ont confondu la rage;
Vous avez sur les cœurs des titres précieux,
Qui vous distingueront en tout temps, en tous lieux.
Et vous, braves guerriers, enfans de la victoire (2),
Qui du premier signal volez tous à la gloire,
A votre seul aspect cette triste cité
Voit succéder le calme à la férocité.

---

(1) Nismes, cette ville qui pendant les guerres civiles entre les catholiques & les protestans fut un champ toujours ouvert au carnage, vient encore de renouveler ces jours de discorde, de rage & de fureur par des massacres qui font frémir l'humanité.

(2) La ville de Montpellier fut à peine instruite des scènes horribles dont celle de Nismes vient d'être le théâtre, que 2000 hommes de sa garde nationale volèrent à son secours. A son exemple plusieurs autres villes & bourgs voisins s'empressèrent de secourir cette triste Cité, & parvinrent à y rétablir le calme & la paix.

Que dis-je ? c'eſt par vous que la France troublée (1)
Jouira des bienfaits de l'auguſte Aſſemblée ;
Les nobles ſentimens qui règnent dans vos cœurs
La feront triompher de ſes perſécuteurs.
Que pourroit contre vous cette ligue perfide ;
Ces mortels ulcérés, dont la haine homicide
Souffle de toutes parts un vénin dangereux,
Et voudroit embraſer l'univers de ſes feux.
Hâtez-vous d'étouffer leur rage ſanguinaire,
Et d'éteindre par-tout la torche incendiaire.
Vous, peuples inſenſés, déplorez vos erreurs ;
N'allez plus affliger vos dignes bienfaiteurs.
Béniſſez leurs travaux, & pleins de confiance,
Accueillez leurs décrets avec reconnoiſſance.
Pourriez-vous oublier que ces heureux mortels
Ont ſu vous arracher à des tyrans cruels ?
Si leur zèle conſtant vous plaît, vous intéreſſe,
Pour prix de leur amour, pour prix de leur tendreſſe,
Qu'à ces triſtes momens, de trouble & de fureur
Succèdent l'union, le calme & la douceur.
Mettez-vous à l'abri des trompeuſes amorces,
De ces êtres jaloux, de vos nouvelles forces,
Qui, par de beaux diſcours avec art déguiſés,
Voudroient vous entraîner dans d'infames projets.
Suſpectez, rejetez leurs perfides careſſes.

---

(1) Il eſt queſtion de toutes les gardes nationales du Royaume, dont les forces, l'union & le patriotiſme ſont plus que capables de confondre tous les ennemis de la révolution, & de déconcerter leurs âches projets.

Dédaignez

Dédaignez leur bienfaits, méprifez leurs richeffes;
Défiez-vous fur-tout des prêtres féducteurs,
Terribles inftrumens d'un torrent de malheurs,
Qui toujours animés d'un zèle fanatique
Voudroient vous inculquer leur noire politique.
Sachez que ces enfans de la cupidité
Cherchent à fubjuguer votre crédulité.
S'ils ofent mettre à jour par leur fauffe éloquence,
Que la Religion touche à fa décadence,
Que vos Repréfentans, hommes de peu de foi,
Altèrent le refpect d'une divine loi;
Oppofez-leur foudain, banniffant toute crainte,
Que la Religion fi fublime & fi fainte
Interdit aux mortels la difcorde & l'aigreur,
Et qu'elle leur prefcrit la paix & la douceur;
Apprenez-leur fur-tout que votre aréopage
En connoît tout le prix & fait lui rendre hommage;
Qu'il fera déformais fon invincible appui,
Et la préfervera de tout lâche ennemi.
Raffurez-vous, Français; jamais plus belle aurore
N'offrit des jours plus purs que ceux qui vont éclore.
Sachez apprécier l'aimable liberté,
Qui doit faire à jamais votre félicité;
Mais pour la conferver, tâchez avec prudence
D'exclure des emplois tout homme d'importance:
J'entends par ce mot-là ces mortels arrogans,
De l'affreux defpotifme infignes partifans,
Nobles & Magiftrats, fléaux de la Patrie,
Enfin tous les démons de l'Ariftocratie.
Il eft un heureux choix des hommes vertueux,

Capables de fixer vos regards généreux,
Dont le zèle, l'amour, les talens, la prudence
Méritent les égards & les vœux de la France.
Cherchez ces Citoyens pleins d'une noble ardeur,
Ne connoiſſant de lois que celles de l'honneur,
Qui toujours dévoués au bien de la Patrie,
Pour le ſalut commun immoleroient leur vie.
Surveillez avec ſoin tous ces êtres pervers,
Qui tenteroient encor de vous donner des fers :
Avant de leur céder, armez-vous de la foudre,
Pour les anéantir & les réduire en poudre.
Français, qui que tu ſois, lève les yeux au Ciel,
Et vois dans ton bonheur la main de l'Éternel.
Rends à tes bienfaiteurs un humble & pur hommage,
De t'avoir délivré du plus vil eſclavage.

Inſignes protecteurs d'un Empire aux abois,
Dont les heureux travaux & les nouvelles lois
D'un peuple gémiſſant ont eſſuyé les larmes,
Après tant de périls, de ſi rudes alarmes,
Le vaiſſeau de l'Etat, trop long-temps agité,
Par vos puiſſans efforts vogue avec ſureté ;
Et l'on verra bientôt l'agréable abondance
Verſer tous ſes tréſors dans le ſein de la France,
D'un ſoin toujours tranquille & toujours agiſſant,
Rien ne peut échapper à votre œil vigilant.
Ces mortels corrompus, nourris dans la molleſſe,
Comtes, Marquis, Barons, enflés de leur nobleſſe,
Dont l'aſpect dédaigneux, l'audace & la fierté
Ont fait dans tous les temps gémir l'humanité,
Ces ſoi-diſans Seigneurs, durs & pleins d'arrogance,

Ayant pour tout mérite une heureuſe naiſſance,
Apprennent aujourd'hui par un arrêt fatal
Que tout vrai Citoyen eſt au moins leur égal.
Puiſſent-ils, honorés du nom chéri de frère,
Accueillir ſans remord ce Décret ſalutaire,
Partager les douceurs de notre intimité,
Et s'unir à nos vœux avec ſincérité !
Que la France aujourd'hui parle un même langage ;
Qu'elle annonce par-tout votre immortel ouvrage ;
Que tous les Citoyens avec raviſſement
Contemplent de concert ce fortuné moment,
Où pour mieux cimenter l'amitié fraternelle
Parmi tous les Français, votre ardeur, votre zèle
Viennent de conſacrer par un Décret nouveau
Le jour le plus heureux & l'inſtant le plus beau.
Ce jour où tous les cœurs, au ſein de l'allégreſſe,
Se livrant aux élans de leur vive tendreſſe,
Dans les plus doux tranſports, à la face du ciel,
Prêteront à la fois ce ſerment ſolennel ;
Ce ſerment ſi ſacré, ce pacte inviolable,
De paix & d'union, d'une amitié durable.
Quel ſpectacle nouveau s'offre encore à nos yeux !
D'illuſtres étrangers embelliront ces lieux,
Ils viendront prendre part à cette grande fête,
Qui de la liberté ſcellera la conquête.
C'eſt là qu'avec éclat paroîtra ce bon Roi,
Ce Monarque immortel, ferme appui de la loi.
Puiſſe ce jour heureux, ſi cher à la mémoire,
Du meilleur des Bourbons éterniſer la gloire !
Nous y verrons ſurtout ces grands Légiſlateurs

Que le ciel a formés pour finir nos malheurs.
A leur auguſte aſpect nous n'aurons plus d'alarmes,
Les méchans trembleront à l'éclat de nos armes.
Ah ! puiſſent déſormais, ces ennemis cruels,
D'une ſainte union reſpecter les autels !
Eclaire-les, grand Dieu, couronne ton ouvrage,
Qu'ils viennent partager nôtre riche héritage !
Et vous, dignes ſoutiens du bon peuple Français,
Ajoutez ce prodige à vos rares bienfaits ;
Non contens de régner ſur ce brillant empire,
L'univers étonné vous loue & vous admire,
Et l'on verra bientôt les différens Etats
Se ranger ſous vos lois & marcher ſur vos pas.
Cimentez cet immenſe & ſuperbe édifice,
Ce monument ſacré d'amour & de juſtice,
Qui fera le bonheur de la poſtérité,
Et qui doit vous conduire à l'immortalité.

F I N.

COMMANDEMENS

De M. Aubry Duſſault, traduits en Vers Français par l'Auteur de ce Poëme.

Que l'amour de ton Dieu ſoit ton devoir ſuprême,
Aime le citoyen comme un autre toi-même,
Soulage tes pareils avec empreſſement,
Autant qu'un propre fils chéris-les tendrement.
Sois fidelle à la Loi, ſois fidelle au Monarque,
C'eſt d'un cœur généreux la glorieuſe marque;
Au péril de tes jours défends ta liberté;
Ne crains plus des tyrans la vaine autorité.
Combats nos ennemis avec force & courage,
Oppoſe à leurs efforts les qualités du ſage.
Avec précaution écarte des emplois
Les hommes maltraités par les nouvelles lois.
Soupçonne tous les grands, mépriſe leurs richeſſes,
Rejette avec dedain leurs perfides careſſes.
Surveille exactement les mortels dangereux,
Qui pourroient enfanter des complots ténébreux;
Si tu pouvois céler leur trame abominable,
Tu ſerois autant qu'eux criminel & coupable.
Ne prends point pour vertu leur libéralité,
Ni leurs brillans diſcours pour la ſincérité.
Sous le maſque trompeur d'amour de la patrie,
Tu trouveras ſouvent la pure hypocriſie.
Que ta noble fierté décèle, ſans hauteur,

D'un digne Citoyen l'intrépide valeur.
Plains tes fiers ennemis ſans art & ſans contrainte ;
Bannis à leur aſpect tout ſentiment de crainte.
Rappelle-toi ſur-tout qu'en dépit des enfers
Des êtres bienfaiſans ont ſu briſer tes fers,
Et que le joug honteux de ton dur eſclavage
Etoit l'effet cruel de ton peu de courage.
Maintiens ta liberté, c'eſt un bienfait du Ciel,
Et rends au Créateur un hommage immortel.
Garde ſoigneuſement ces préceptes ſublimes,
Si tu ne veux rentrer dans d'éternels abymes.

SONNET

Sur le rappel de M. Necker.

Français, uniſſons-nous pour chanter ce beau jour:
Le bienfaiſant Necker, le dieu de la Patrie,
Immolant ſon repos à ſon ardent amour,
Vole dans nos climats pour nous rendre la vie.

Célébrons de concert ſon glorieux retour,
Signalons nos tranſports en dépit de l'envie;
Que ſes fiers ennemis apprennent à leur tour
Ce que peut ſur nos cœurs la noire perfidie.

Périſſent à jamais ces lâches courtiſans,
Ces monſtres furieux, ces illuſtres tyrans,
Dont les affreux complots ont fait frémir la terre.

O ſouverain des Dieux, immortel Jupiter,
Pour les anéantir, armé de ton tonnerre,
Lance ſur ces brigands & la flamme & le fer.

FIN.